Roger Gilbert-Lecomte

Monsieur Morphée
empoisonneur public

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Odilon Redon (1840-1916), *Le Distributeur de couronnes* (1882).

Roger Gilbert-Lecomte (1907-1943).

Monsieur Morphée, empoisonneur public

CET ESSAI EST UNE MISE AU POINT DU PROBLÈME DES STUPÉFIANTS : IL N'HONORE PAS LES LÉGISLATEURS ET LES JOURNALISTES QUI L'ONT MALPROPREMENT ESCAMOTÉ.

> *Prenez garde, car vous avez la maladie*
> *Dont je suis mort.*

MAURICE ROLLINAT

La mort… c'est le but de la vie.

CHARLES BAUDELAIRE

SI CLAUDE FARRÈRE, et puisse-t-il ne jamais se repentir de ce qu'il a fait de mieux au long, trop long, de sa carrière, si Antonin Artaud et surtout, magnifiquement, Robert Desnos ont, tour à tour, seuls entre tous, traité du problème des drogues sans tabou sur l'esprit depuis la promulgation de la loi inintelligente de prohibition (juillet 1916), tout n'est pas dit et la protestation ne doit pas faire silence : jamais elle ne sera plus actuelle qu'à l'heure présente pour répondre à la diarrhée journalistique documentaro-moralisatrice et surtout policière sur les « paradis artificiels » (*sic* et *resic* et *resic*). Quotidiens et hebdomadaires illustrés ou non ne cessent d'en barbouiller leurs colonnes sous forme de reportages retentissants pondus par des scribes de toutes opinions et de tous sexes dont le seul caractère commun est une foncière impuissance à envisager proprement une question sans se faire l'écho des préjugés grossiers de leurs lecteurs. Qu'il se présente, le pétrone à deux sous la ligne qui « flétrit les vices » dans un dessein moins abject que d'assaisonner son texte par les descriptions truquées de ses prétendues turpitudes. La présente protestation, sûre de l'inefficacité de sa démarche, ne vise à aucun résultat : elle ne fait appel qu'à la justice désintéressée de l'esprit. Que ceux qui font profession dans ce cas comme dans les autres[1] d'égarer l'opinion et de reculer chaque jour les frontières de l'idiotie trouvent ici l'expression sincère de tout mon mépris.

Selon l’axe du haut cylindre noir et brillant jouent à cache-cache et tournoient les visions fuyantes du coin de l’œil ; la frayeur aux yeux de lièvre y poursuit les lièvres oreillards de la peur. Sous le gigantesque gibus monsieur Morphée dissimule à peu près une absence de face. Il est jour, il est nuit ; mais il est toujours nuit quand monsieur Morphée passe. Toutes les polices du monde qui le recherchent, ne le trouveront jamais à cause même de son allure tellement étrange qu’elle le rend invisible. Pour comble d’audace, il menace : « Lorsque je me promenais, dit-il, tout nu dans les paysages mythologiques, on m’élevait, il est vrai, peu d’autels, mais au moins le respect entourait ma carcasse au repos et sous ma chevelure immense et broussailleuse comme la paille de fer – c’est vous qui m’avez rendu chauve, salauds ! – Quand je fermais mes yeux tourbillonnants de mondes, comme on renferme après usage des instruments de précision dans leur étui, on me laissait en paix contempler au fracas du tonnerre des rêves la naissance des météores en phosphènes. Hélas, dernier détenteur du secret de la vie, maintenant même l’Orient se meurt – ah, célébrez royalement ses funérailles ! avant qu’il ne renaisse et vous saute à la gorge ; car son réveil sera terrible sur la croûte du monde. Avec mes pieds bots je ne puis être que de cœur parmi les hordes souterraines des enfants blêmes de la nuit qui bientôt piétineront votre sale civilisation. Au moins je joue leur jeu à l’intérieur de la place. Lentement je grignote, comme un million de rats, l’Occident qui me nie et je ne serai

---

[1] Les récents et innombrables dithyrambes pondus lors des pitoyables mascarades que furent les funérailles nationales du Faréchal Moch sont là comme pièces à conviction.

pas pour rien dans l'écroulement de ce colosse aux pieds de beurre, à tête de veau.

Alors que vous m'avez toujours connu débonnaire marchand de dodo vous vous demandez sans doute quelle nouvelle firme je représente. Mais, ne serait-ce qu'à l'atmosphère délétère qui m'entoure et qui se dégage principalement de mes oreilles de vampire, vous sentez vite intensément et obscurément le plus vaste principe que je propage. Quant à l'exprimer vous en seriez bien en peine. Au plus près pourrai-je me présenter comme l'industrieux génie de la Mort-dans-la-vie. Je suis le maître de tous les états naturels ou provoqués qui « préfigurent », symbolisent la mort et, partant, participent de son essence. Et ces états tiennent dans une vie humaine une place beaucoup plus importante qu'on ne croit. Je vous rappellerai tout d'abord, après Gérard de Nerval, cette constatation si vraie, si évidente, si importante, si essentielle, si mystérieuse que toutes les consciences modernes oublient régulièrement : l'homme passe au moins un tiers de sa vie à dormir. Le fait de ne pas tenir compte de cette si simple vérité suffit à fausser complètement le concept actuel de « vie humaine ». Ce fâcheux oubli constitue l'une des plus efficientes causes des maux présents et du Cataclysme futur, – et proche. C'est probablement pour me donner un exemple à l'appui que l'on enferme chaque jour comme des boutons de culotte, dans les asiles d'aliénés, des hommes dont le seul crime est de donner à l'activité de rêve une valeur égale à celle dont on gratifie si généreusement l'activité de veille, et qui en conséquence exécutent les ordres du rêve dans la veille. C'est pour cette équitable conception de la vie double que Nerval lui-même fut maudit dans le siècle.

Mais sachez-le, faces pâles, outre le sommeil reviennent de droit à mes territoires fantômes tous les autres états humains qui sont des refus d'agir, des crampes de la volonté, des paralysies soudaines du devenir individuel, des arrêts du flux métaphorique de la conscience superficielle, des trouées vers les zones nocturnes, les climats interdits où règne celui qui dit « non » à la vie : « Soi » l'impassible.

Et maintenant notez cette définition d'universalité que je soumets aux zoologues : ce qui différencie le mieux l'homme de l'animal c'est la pipe.

Qu'on m'excuse, quant au dernier terme de cet aphorisme, de sacrifier au besoin d'imager, de « faire concret » selon le goût du jour, si j'ajoute cette explication simple et lucide : selon une image de rhétorique bien connue, donnant le contenant pour le contenu, par pipe j'entends tous les produits qui servent, plus ou moins, à provoquer artificiellement la rêverie. Voici encore une vérité banale et très claire à laquelle on ne pense jamais, c'est à savoir que tous les hommes de tous les temps historiques ou préhistoriques, quels que soient leur morale, leur religion ou leur degré de civilisation ont toujours usé de ces produits que la pharmacologie nomme toxiques : depuis les philtres des magiciens antiques et des médecine-men de toutes les tribus primitives, les herbes saintes des Incas, la coca et le peyotl du Mexique, le bétel à mâcher des Océaniens, l'opium chinois et hindou, le haschisch et toutes les variétés de chanvres asiatiques et africains jusqu'aux poisons modernes de l'Europe : éther, tabac, morphine, héroïne, cocaïne, et au plus universel : l'alcool sous toutes ses formes métropolitaines et coloniales.

Il est assez compréhensible et logique que toutes les drogues, destinées qu’elles sont à provoquer plus ou moins vite et plus ou moins longtemps cet accident de conscience que j’ai vaguement classé parmi les refus d’agir mais indubitablement rangé dans mon royaume la Mort-dans-la-vie, soient par contre-coup nuisibles aux instruments de l’action, c’est-à-dire aux organes du corps humain.

C’est en tablant sur cette constatation assez simplette que, de tous temps, un certain nombre d’hommes qui, d’une part, pour des raisons plus loin développées, ne ressentent guère le besoin d’user de ces produits toxiques et qui, d’autre part, munis légalement du pouvoir d’attenter à la liberté privée de leurs concitoyens, ont une fois pour toutes renoncé à appliquer le principe politique du Non-Agir préconisé par Lao-Tseu, un certain nombre d’hommes, dis- je, ont cru possible d’arrêter net la consommation des drogues en les prohibant.

De telles prohibitions ont toujours des buts apparents très convenables, par exemple le bien public, et des buts moins apparents un peu malpropres, par exemple la re-population.

La prohibition de l’alcool aux États-Unis, celle de l’opium, de la cocaïne, etc., dans presque tous les pays proviennent de cette manière de penser commune non seulement à tous les législateurs, mais encore à tous les hommes « bien-pensants », c’est-à-dire à la majorité de tous les pays dits civilisés.

Quant à ceux qui pensent autrement ils répondent aux prohibitions par la fraude ou par l’invention d’ersatz. Mais tous les hommes de tous les pays continuent à provoquer artificiellement en eux l’état de mort-dans-la-vie par le moyen de leur choix.

Il convient d’ailleurs de remarquer que grâce à la démagogie de nos foutues démocraties et au soin de leurs intérêts, les toxiques les plus employés ont été rarement prohibés. Le tabac ne le fut jamais nulle part, l’alcool presque jamais, enfin la consommation de l’opium est recommandée dans l’Inde et en Indochine. La partialité de ces prohibitions n’a jamais été déterminée par le caractère plus ou moins nocif des drogues comme surtout les deux premiers exemples devraient le prouver si le jugement du lecteur n’était complètement faussé par les racontars de la presse à propos des stupéfiants défendus, boucs émissaires des hygiénistes et de leurs serviettes.

Aussi, moi, *Morphée and Co* qui détiens actuellement le trust des drogues prohibées de par le vaste monde, je tiens à répondre aux journalistes payés par mes concurrents pour dénigrer ma marchandise. Et je la défendrai impartialement.

Oui, messieurs de la Continence, sur ce sujet, comme sur tous les autres d’ailleurs, s’épanouit le badigeon des plus funestes malentendus, depuis les plus grossiers, jusques aux plus subtils. À commencer par cette remarque que, la plupart de mes stupéfiants demeurant l’apanage d’une infime minorité, la grande majorité qui les ignore se fait de leurs ravages une idée tout à fait légendaire, d’ailleurs savamment entretenue par les reporters qui recherchent toujours l’horreur romantique à bon marché. C’est ainsi que dans vos régions où tout le monde consomme de l’alcool en quantité plus ou moins abondante, il n’est personne, sinon quelques vieilles demoiselles pleines de bonnes intentions, pour croire aux boniments de la Ligue antialcoolique. Chacun connaît dans son entourage des ivrognes invétérés et excessifs, fulgurants de santé et dix fois centenaires. De même on peut rire finement en comparant les grotesques placards où se trouve dépeint l'« Enfer des drogués » (*sic* et *resic* et *resic*) – et le public, faute de plus ample information, calque son opinion sur ces caricatures – à l'inoffensive réalité.

Combien de fois, visitant mes fidèles, j'ai mis mes pas claudiquants dans ceux beaucoup plus larges et longs des plus célèbres reporters et je me suis aventuré dans des fumeries, capharnaüms mal éclairés et décorés d'un bric à brac en toc asiatique où de braves garçons réjouis racontaient en se tapant les cuisses des histoires égrillardes même pas sadiques. Quelles déceptions amères humecteraient vos esprits abrutis de prévisions sépulcrales quand vous découvririez d'authentiques intoxiqués de longue date, des avaleurs invétérés de stupéfiants formidables aussi (mais pas plus) imbéciles et rigolards que le commun de leurs contemporains, gras, dodus, roses, joufflus, amis de la bonne chère et du bon vin et, comble d'abomination, souvent pourvus de rejetons aussi imbéciles, rigolards, gras, dodus, roses, joufflus et prospères que l'auteur de leurs jours et de leurs nuits. Et si vous viviez quelque temps au contact de ces forçats du mal vous seriez rapidement amenés à vous apercevoir que leur vie est bien réglée, qu'ils vaquent à leurs petites affaires, qu'ils ont les mêmes préoccupations que les autres mortels, et que leur « vice » en somme ne joue pas dans leur existence un rôle plus étendu, ravageur, et néfaste que tel autre parmi les moins fantasmagoriques, la masturbation par exemple. Bien plus, pour rendre votre désillusion plus irrémédiable, vous seriez bientôt forcés d'admettre en les observant – pour aussi navrante que soit une telle constatation – que les effets des drogues réputées les plus virulentes sont incomparablement moins violents que ceux de l'alcool ; car non seulement il n'est jamais question sous leur crâne arrondi de délires hallucinatoires, mais encore ils poussent l'impudence jusqu'à n'être jamais vraiment ivres saouls. Tout pour eux se borne en général à l'expression d'une vague euphorie. À peine la terrifique poudre blanche est-elle quelque peu excitante.

Et je défie quiconque de me contredire sur ce que j'avance là. Que l'abus de mes produits ait amené parfois les deux redoutables fantoches, mes cousins la Folie et la Mort, cela est sans doute exact mais certes beaucoup moins fréquemment que l'abus de l'alcool n'a pu le faire. Car l'alcool est mon meilleur toxique et les drogués ne sont en général que des individus aux tempéraments trop délicats pour supporter plus longtemps l'ivresse alcoolique.

Si cette partie de mon empire manque un peu de lyrisme, si tous mes sujets ne sont pas très jolis, c'est votre stupide humanité qui en est cause.

— Mais si par hasard tout ce que vous déclarez là est vrai (soyez poli !), – m'objectera-t-on intelligemment, – les terribles prohibitions dont vous parliez tout à l'heure sont certes peut-être un peu ridicules (toc, un point de gagné) mais leur erreur n'est pas bien grave ; elle évite aux prédisposés de fâcheuses habitudes sinon très dangereuses, du moins idiotes !

— Holà, arrêtez, malheureux ! Quel est le misérable qui prononce ces paroles aphones ? Je le rudoierais férocement pour la témérité de son jugement si je ne m'apercevais que ce malheureux, par un artifice de rhétorique usé jusqu'à la corde, n'était encore moi-même. Arrêtez donc, malheureux, disje, car vous ne savez pas pourquoi les drogués se droguent.

Dans la nuit impure de boue et de sang où l'humanité traîne, comme un écorché sa peau, elle, sa vie misérable et pétrie de souffrance seconde par seconde, montagne faite d'élytres d'insectes agglomérés, dans la nuit impure de boue et de lave où personne ne se reconnaît soi-même, moi, Morphée le fantôme, moi, Morphée le vampire, je règne, tutélaire et plein de sarcasmes sur mes troupeaux maudits, à la façon du roi-condor pirouettant dans les nuages au-dessus d'une horde de lièvres chevauchés par la petite peur à travers une steppe, aride, immense et sans trous comme la représentation géographique de la rotondité du globe terrestre.

Et sinon Maldoror, phare du mal éveillé sur la nuit de la terre, tous les lièvres humains fascinés par les cercles concentriques que décrivent rapidement mes regards morphéens, tombent à la renverse, la figure décollée de celle de leur double dans les torrents souterrains du sommeil qui vont se jeter dans le lac de la mort. Mais pour quelques privilégiés seulement, disséminés à travers tout le temps et tout l'espace, je multiplie la petite mort et en parfais l'image jusqu'à la rendre asymptote du plus authentique trépas, en leur faisant don de la poudre stellaire qui couvre mes ailes, des parasites piqueurs qui les peuplent, des vapeurs qu'elles soulèvent et des tuyaux de leurs plumes devenues pipes[2].

Mais ces êtres élus par ma malédiction nocturne sont et demeureront relativement rares : mon empire est, hélas, soumis aux lois biologiques. Des statistiques

[2] Ces obscures métaphores font respectivement allusion à la cocaïne, à la morphine, à l'éther et à l'opium.

démontreraient facilement que – à l’exception de quelques personnalités supérieures assez évoluées pour échapper à la plupart des contingences sociales (quantité sinon qualité négligeable) – mes sujets, les Morphéens deviennent majorité, légion, unanimité dans les races à leur déclin, dans les tribus vieillies qui meurent. Songez à l’alcoolisme des Indiens du Nord-Amérique. Au contraire, ils sont l’exception monstrueuse parmi les peuples qui vivent leur phase conquérante d’expansion. En tous cas, jamais de misérables lois de prohibition ne pourront empêcher ces gigantesques et fatales réactions ethniques.

Dans vos cités d’Europe moribondes, où s’usent à leurs derniers contacts toutes les races et toutes leurs phases, vous voyez côte à côte tous mes sujets, les victimes des phénomènes ethniques et celles de drames individuels, dont seule jusqu’ici a pu rendre compte la « psychologie des états » encore inconnue dans l’ensemble de sa théorie et que Gilbert-Lecomte opposera, quand les temps seront venus, à toutes les vieilles âneries, dérivées de la « psychologie des facultés » qui pourrissent dans les Sorbonnes délabrées.

Certes, échappent à mon emprise une majorité d’individus qui ont vis-à-vis des drogues une véritable et invincible répulsion que renforcent à peine les impératifs moraux. Ce sont des êtres dont la jeunesse organique qui n’a rien à voir avec l’âge mais qui passe comme lui fait l’emporter en eux l’instinct de conservation, source d’agir, sur l’« instinct d’auto-destruction », dont on n’ose jamais parler et qui tient pourtant une place égale dans la plupart des consciences humaines.

Mais en face de ces hommes dits sains pour qui le repos de chaque nuit, même réduit à son strict minimum, est encore une charge trop lourde dont ils ne souhaiteraient rien plus que de se libérer enfin pour plus agir, il y a les autres, les amants des longs sommeils sans rêve, ceux qu'un mal inconnu harasse et pour qui le bonheur est « la Mort-dans-la-Vie ». Et surtout il y a, lourds et sans mercis, dans le champ clos du corps obscur, les combats entre les immortels ennemis, vouloir-vivre et non-agir, voluptés de puissances et celles plus perfides du vouloir qui se meurt en funèbres couchants, en déclins de vertige.

Parmi les hommes triplement marqués de mon signe, vous découvrirez les résultats de cette antinomie à tous les degrés de l'échelle des valeurs, depuis une majorité d'avachis héréditaire chez qui le goût des drogues n'est qu'une réaction animale contre le non-sens que constitue leur vie tarée, jusqu'à quelques grands forçats, maudits des tempêtes et des orages et qui sont toujours les terribles voix de l'esprit succombant au déshonneur d'être hommes.

Il y a, en effet, pour un certain nombre d'êtres à la sensibilité suraiguë, une conscience tour à tour intensément exaltante et douloureuse d'états opposés. Et les signes de ces crises s'exagèrent chez quelques prédestinés, monstrueux du seul fait qu'ils portent au fond d'eux-mêmes comme leur propre condamnation, un élément surhumain qui dépasse et contredit leur époque, fulgurations de l'esprit ou énergie physique gigantesque. De tels éléments suffisent à désaxer magnifiquement une vie humaine. D'abord par leur caractère anti-social : ils provoquent des actions irréductibles au jugement universel du commun des hommes qui se vengent en traçant autour du maudit le cercle magique qui l'esseule, l'incompréhension haineuse et les contraintes nivellatrices qui le forcent à l'amertume de la solitude que l'on appelle aussi folie. Ensuite et d'autre part par leur caractère anti-physiologique sur le plan individuel : la pure violence qui est leur nature a raison, en quelques années, des plus robustes machineries humaines.

Et maintenant admettez ce principe qui est la seule justification du goût des stupéfiants : ce que tous les drogués demandent consciemment ou inconsciemment aux drogues, ce ne sont jamais ces voluptés équivoques, ce foisonnement hallucinatoire d'images fantastique, cette hyperacuité sensuelle, cette excitation et autres balivernes dont rêvent tous ceux qui ignorent les « paradis artificiels ». C'est uniquement et tout simplement un changement d'état, un nouveau climat où leur conscience d'être soit moins douloureuse.

Ne pourront jamais comprendre : tous mes ennemis, les gens d'humeur égale et de sens rassis, les Français moyens, les ronds de cuir de l'intelligence, tous ceux dont l'esprit, instrument primitif et grossier mais incassable, est toujours prêt à s'appliquer à ses usages journaliers, sans jamais connaître ni la nuit solide de l'abrutissement pétrifié ni l'agilité miraculeuse de l'éclair à tuer Dieu. Ils ne se doutent pas que par opposition aux poissons à bouche ronde que l'on nomme cyclostomes, les psychiatres ont baptisé du vocable de « cyclothymiques » un certain nombre de « malades » dont la vie s'écoule ainsi en alternances infernales et régulières d'états hypo et d'états hyper, d'enthousiasmes et de dépressions spirituels. Bien souvent ceux qui connaissent la lancinante douleur de ces dépressions lui préfèrent le suicide.

Plus incompréhensible encore leur sera l'état de l'homme qui souffre de la conscience effroyablement claire. Il s'agit de la douleur peu commune aux mortels de se trouver soudain trop « intelligent ». Il est bien vain de tenter de faire naître dans un esprit qui ne l'a pas expérimenté, l'approximation de cet état qui selon un déterminisme inconnu, en un instant soudain, plonge un être dans l'horreur froide et tenace du voile déchiré des antiques mystères. C'est devant la disponibilité la plus absolue de la conscience, le rappel brusque de l'inutilité de l'acte en cours, devenu symbole de tout Acte, devant le scandale d'être et d'être limité sans connaissance de soi-même. Essence de l'angoisse en soi qui fait les fous, qui fait les morts.

Et ce n'est pas l'obscurcissement retrouvé de l'état de conscience normal et intéressé de la vie quotidienne qui peut guérir un homme du souvenir de cette lumière absolue qui tuerait un aveugle vivant. Bien qu'elle ne fut jamais qu'entr›aperçue dans la brisure d'un éclair, elle laisse dans la tête humaine un chancre immortel. Car on ne peut opposer un état coutumier qui serait la norme, à d'autres états qu'on baptiserait pathologiques alors qu'ils sont immédiatement perçus comme inférieurs ou supérieurs à celui-ci. Il y a seulement des états plus ou moins douloureux et la démarche naturelle de l'homme est de chercher à provoquer en lui l'état de moindre souffrance. Ainsi le souvenir d'un état supérieur (en tant que plus lumineux) à l'état dit normal suffit à rendre celui-ci intolérable. Il ne saurait donc s'agir que de le changer le plus souvent et le plus longtemps possible. Malheureusement pour la clarté de cet exposé, ce n'est pas ici le lieu d'envisager les différents moyens capables de faire changer une conscience de plans allant en principe de l'inconscience absolue à la conscience totale et omnisciente : c'est là le principe de toute une éthique dynamique et immédiate. Mais pour le cas qui nous occupe il suffit de savoir que l'usage des stupéfiants, pris en quantité adéquate, est indéniablement, un de ces moyens. Car chaque drogue engendre un état spécifique : ivresse de l'alcool, kief de l'opium, plus généralement euphorie des alcaloïdes, etc.. Et s'il est impossible pour le moment d'envisager la valeur morale de ces états, par contre il faut bien admettre qu'ils permettent, à qui se réfugie en eux, de fuir des états plus douloureux, sinon inférieurs ou supérieurs. C'est ainsi que les drogues ont certainement sauvé bien des vies.

Par ailleurs qu'il me suffise de dire que les stupéfiants sont considérés moralement par certains mystiques, aussi paradoxal que cela puisse paraître, comme des moyens d'ascétisme. Il ne saurait jamais s'agir, bien entendu, de les considérer comme géniteurs d'extases dont leurs états spécifiques sont aux antipodes ou même seulement comme favorables à la contemplation mais seulement en tant que contre-poison. En particulier dans votre civilisation moderne où le corps humain est dégradé par l'excès de nourriture, la fébrile suractivité et les déformations des habitudes techniques, l'absorption de certaines drogues peut lutter contre ces éléments de désordre et rendre à l'Esprit impersonnel un terrain propre à sa visite (le fanatisme religieux est d'ailleurs lui aussi souvent entretenu par les drogues : car l'encens liturgique en est indubitablement une).

Si l'on envisage d'autre part l'usage régulier et progressif des drogues, l'intoxication, du point de vue des états de conscience qu'elle provoque, substituant peu à peu chez un individu prédisposé des états de « mort dans la vie », c'est-à-dire éminemment de désintérêt devant l'acte, à ceux nécessaires à l'entretien de la vie, on arrive vite à la considérer non plus seulement du point de vue physiologique, mais encore du point de vue psychologique comme un moyen de suicide lent, c'est-à-dire du seul moralement licite des suicides. Car alors il ne s'agit plus de pari, de choix entre la vie et un état inconnu opposé à la vie et que l'on appelle mort, mais bien d'une lente évolution non réversible de tout l'être qui s'achemine, aussi bien par la ruine de son organisme que par l'oubli et le dégoût progressifs de tout ce qui caractérise une vie humaine, vers la cessation de cette vie défigurée, puis oubliée doucement au loin, au profit d'une authentique expérience anticipée de la mort par le truchement d'état de rêves profonds de plus en plus semblables à elle.

Puissent ces considérations rapides et incomplètes amener dans quelques esprits cette conclusion : Pour un certain nombre d'individus les drogues sont des nécessités inéluctables. Certains êtres ne peuvent survivre qu'en se détruisant eux-mêmes. Jamais les lois ne pourront rien là-contre. Enlevez-leur l'alcool, ils boiront du pétrole ; l'éther, ils s'asphyxieront de benzène ou de tétrachlorure tue-mouche ; leurs couteaux à mutiler, ils se feront de leurs regards des lames.

Muselés en vain par vos lois sociales, dorment parmi vous des énergies destructrices à faire sauter le monde. À leurs regards allumeurs d'incendies, je reconnais dans les chantiers déserts : Attila, Gengis-Khan, Tamerlan. L'ivresse de l'alcool est pour les ouvriers la plus noble protestation contre la vie sordide qui leur est faite. Dans l'attente de la mort, enfin, de la pensée d'Occident, dans l'attente du cataclysme futur, auréolé de révolutions, moi, Morphée, je taille les hordes à venir par ma rude hygiène. En attendant l'heure, c'est sur eux-mêmes que je les contrains d'exercer leur force de détruire. Et les mutilations volontaires, les empoisonnements terribles des alcools qui roulent l'être pantelant aux rivages de la mort, les coups de tête dans les murs, toutes les souffrances à soi-même infligées sont les seuls critériums qui m'assurent des hommes assez physiquement désespérés, assez morts à leur propre individu pour montrer sur leur visage le sarcasme impassible du désintérêt devant la vie, gage unique de tous les actes surhumains. »

Et tandis que, frénétique, Morphée-le-Vampire disparaissait en se dévorant lui-même, ses fidèles criaient : « Fais-nous des durs et mords à mort ! »

Monsieur Morphée, empoisonneur public,
essai de Roger Gilbert-Lecomte (1907-1943),
est paru dans la revue *Bifur,* n°4, en 1930.

ISBN : 978-2-89816-319-7
© Vertiges éditeur, 2021
– 1320 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org